# Texte d’ouverture par le président de l’université

Un tel colloque sur le rapport entre soin et écriture, littérature, et peut-être par extension toute forme d’art et processus créatif, un tel colloque maintenant, est de la première importance.

Cela l’est en tout temps, mais spécialement en ce temps là.

Dans son livre « L'Autre Dieu », Marion Muller-Colard relate son expérience, jeune fille, jeune femme, de visite aux malades et personnes âgées, à l’hôpital ou chez elles. Elle commence son livre ainsi (c’est la première phrase) : « C’est malheureux, mais il n’existe pas de formation universitaire qui prépare à l’impuissance »

Lorsque j’ai lu cette phrase il y a plusieurs années, j’ai pensé à notre diplôme universitaire (DU) sur les soins palliatifs, accompagnement, chronicité, éthique (SPACE). Et lorsque les organisatrices m’ont parlé de ce colloque, j’ai repensé à cette phrase. Quand donc à l’université parle-t-on de notre rapport à l’impuissance ?

Il y a nos bobos du quotidien, et il y a les épreuves de la vie.

Et pour certains, c’est leur vie toute entière qui est une épreuve, dans le handicap, dans la guerre, dans la violence d’une relation familiale.

Pour les bobos, on s’en occupe : on les analyse, on les traite, on les soigne ;  ceux du corps, de la tête ou encore de la société. Pour les épreuves de la vie, les grandes épreuves de la vie, c’est autre chose. Et l’impuissance est là, première. Première, mais pas forcément dernière.

Ce que M. Muller-Colard voulait montrer, je crois, avec sa phrase et son livre, c’est que cette impuissance ouvre sur plus grand que nous. Elle ouvre sur une relation, un rapport, que l’on pourrait qualifier d’authentique. On pourrait même dire : un rapport de vérité.

Et en effet, celles et ceux qui font face à ces épreuves de la vie se retrouvent parfois propulsés face à des vérités bien plus grandes que ces petites réalités quotidiennes qui fabriquent nos vies de tous les jours.

La vie voilée se dévoile. Ce qu’on ne voyait plus mais qui était là émerge à nouveau. Et apparait ici quelque chose de fragile mais que je crois essentiel : la possibilité d’une rencontre.

Au pli du soin et de la narration - la narration du soin, le soin par la narration, ou simplement le pli par la présence conjointe des deux - au coeur de l’impuissance, apparait la possibilité de rencontrer sa propre humanité à travers celle de l’autre.

La possibilité d’une rencontre : il n’y a pas beaucoup de colloques qui osent parler de cela. Car les sciences, mêmes celles dites humaines ou sociales ne disent finalement pas grand chose généralement de cette rencontre. De la même manière que, comme le faisait remarquer Michel Henry,  les sciences dites de la vie ne disent rien de la vie elle-même, celle qui s’éprouve elle-même, phénoménologiquement.

—

Dans « Le problème de l’homme », Martin Buber note combien dans la philosophie de Heidegger l’être même le plus abouti dans sa relation au monde ne franchit pas, finalement, la barrière de l’autre.

L’autre fait bel et bien partie du monde de Heidegger dans lequel l'être évolue. L’autre, évidemment, fait partie de ce monde dont je suis un être-au-monde, et même un être-avec-le-monde, mais cela n’y change rien. Finalement, il reste dans ce voilement de « ce monde-là » au sein duquel il évolue. S’il est chez lui dans cette manière d’être-au-monde, on pourrait dire qu’en fait « il reste chez lui » ; même s’il y a souci de, sollicitude, même s’il y a compassion, il reste chez lui.

On se pourrait dire, en plaisantant, que Heidegger n’a pas lu Levinas, et que c’est bien dommage ! Et avec Levinas, la possibilité fondamentale de toucher à l’humanité de l’autre. Mais il aurait pu en faire l’expérience et faire aboutir différemment sa philosophie.

Plus sérieusement, on pourrait se demander dans quelle mesure, le dasein d’Heidegger est en capacité de rencontrer cette impuissance évoquée plus haut, qui est tout sauf un « rester chez soi ».

Alors qu’ici, justement, le coeur de la problématique que vous abordez dans ce colloque, c’est la possibilité de ne pas rester chez soi. Sortir soi-même par l’écriture ou encore raconter cette sortie. Je parlais de « la possibilité d’une rencontre ». On ne sort pas de soi-même sans rencontre, et inversement, il n’y a pas de véritable rencontre en restant bien au chaud dans son chez soi existentiel.

—

Alors M. Buber écrit ceci : maint d’entre nous vit « des relations par lesquelles il ne se réalise pas, cad par lesquelles il ne laisse pas ouvrir. Il gaspille le matériau le plus précieux, le moins remplaçable, celui qui, en chaque circonstance, ne lui est offert qu’une seule fois ; il vit à côté de sa vie. »

Ce que la maladie - mais toute crise grave ayant valeur de déchirement - et le soin, l’écriture, la création, la narration mis ensemble permettent, c’est la rencontre consciente de ce matériau annoncé comme « le plus précieux ». C’est quoi le plus précieux ? C’est la possibilité de rencontrer la vie. Où la rencontre-t-on ? Dans la possibilité de toucher celle de l’autre, c’est-à-dire son humanité.

Il y a donc ici, moins la question d’un pli, mais plutôt celle d’un passage, d’un espace qui s’ouvre et qui donne accès, une respiration qui est une expansion. Et s’ouvre aussi la possibilité que cet espace horizontal vers l’autre et l’autrement devienne notre verticalité, notre colonne, soit encore : notre fondement.

On peut invoquer ici toute la symbolique de la lettre « Qof » en hébreu, qui évoque le chas de l’aiguille par lequel on passe lors de telles expériences, mais aussi le fil le plomb, ou encore le cordon ombilical : c’est la lettre qui permet de nommer, c’est-à-dire de toucher l’être de l’autre. Et elle est au coeur du mot « raquia », traduit en général par « firmament » et qui sera nommé « shamayim », les cieux, le ciel, au début de la génése. « Raqia », c’est cet espace façonné au milieu des eaux, qui va séparer notre être-au-monde de la vie au-delà de l’être, pour créer cet espace de la rencontre avec le précieux, ce "non remplaçable" et nous verticaliser.

—

Et pourquoi est-ce si important de tenir un tel colloque maintenant ?

Je me dis ceci :

Lorsque tout bascule et que la confusion règne, quel peut être notre fondement ?

Lorsque ce que l’on avait cru vrai hier devient faux aujourd’hui, lorsque le sol n’est que sables mouvants, sur quoi peut-on s’appuyer ?

Lorsqu’une guerre, une maladie, la grande vieillesse, une trahison bouleverse tout ce qui semblait solide, que reste-t-il de la terre ferme ?

Je crois que le seul fondement qui tienne, c’est justement cette possibilité de rencontre au sortir du chez soi.

C’est quelque chose d’à la fois très simple, très immédiat, mais que l’on néglige en le rejetant au 2e plan : c’est la possibilité d’entrer en contact avec l’humanité de l’autre.

Ce qui nous sauve, à défaut de nous guérir (mais peut-on guérir de la mort ?), c’est cette possibilité qui relève toujours du miracle : toucher l’humanité de l’autre.

Et à partir de là pénétrer notre propre humanité.

Je vous souhaite un excellent colloque.

François Germinet
Président
CY Cergy Paris Université